



**HAL**  
open science

# La sexuation des corps. Retour sur l'épistémologie du sexe et du genre

Alexandre Jaunait

► **To cite this version:**

Alexandre Jaunait. La sexuation des corps. Retour sur l'épistémologie du sexe et du genre. 2012, 10.3917/rfsp.632.0360 . hal-03738212

**HAL Id: hal-03738212**

**<https://hal.science/hal-03738212>**

Submitted on 23 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LECTURES CRITIQUES

### La sexuation des corps. Retour sur l'épistémologie du sexe et du genre<sup>1</sup>

Dès les premières pages des ouvrages d'Anne Fausto-Sterling et d'Anaïs Bohuon, la proximité des thématiques abordées par ces auteures saute aux yeux puisque toutes deux débudent leurs analyses en évoquant les controverses relatives au sexe des athlètes dans le champ sportif. L'ouvrage d'A. Fausto-Sterling commence avec le cas de la coureuse espagnole Maria Patiño qui avait « échoué » au test de féminité des jeux olympiques de 1988, et celui d'A. Bohuon s'amorce avec le rappel des soupçons entraînés par la performance sportive de la coureuse sud-africaine Caster Semenya aux championnats du monde d'athlétisme de Berlin en 2009. Le point d'entrée choisi par A. Fausto-Sterling pour son ouvrage *Corps en tous genres*, paru il y a douze ans en anglais sous le titre *Sexing the Body* et dont la traduction française était particulièrement attendue, forme le matériau empirique essentiel du travail d'A. Bohuon consacré aux tests de féminité dans les compétitions sportives. L'ambition des ouvrages n'est pas la même, mais ils se complètent assez idéalement et permettent de décrire le chemin parcouru en plus de dix ans par les travaux portant sur la détermination scientifique du sexe. Car c'est bien le sexe qui est ici directement l'objet de l'analyse dans le cadre d'une épistémologie qui s'est développée au sein des sciences sociales du genre. Ces deux ouvrages sont ainsi au cœur d'un paradoxe : alors même que le concept de genre a permis de réinterroger le sexe, le terme même de genre se diffuse et s'institutionnalise dans un grand flou conceptuel, en venant parfois à remplacer le terme de sexe

comme si cette substitution avait la moindre vertu de correction politique. Bien plus qu'une incise dans une thématique spécialisée autour des questions biologiques, ces ouvrages permettent de jeter un regard rétrospectif sur l'épistémologie même des sciences sociales du genre depuis leur fondation.

*Corps en tous genres* est un ouvrage majeur que toutes celles et ceux qui ont travaillé dans le domaine des études sur le genre ont un jour croisé. Il marque évidemment par son immense ambition de brasser des domaines de réflexion qui avaient, jusqu'au début des années 2000, été peu mis en rapport et rarement conceptualisés ensemble. Comme l'écrivent les auteures de la postface de cette traduction française (Évelyne Peyre, Catherine Vidal et Joëlle Wiels), cet ouvrage a tout d'un « traité » et il a inspiré depuis de nombreux travaux complémentaires qui ont en commun d'avoir pris la matérialité du sexe au sérieux, évitant de renvoyer au domaine des seuls discours les questions de la biologie et du corps. À certains égards et sur certains sujets, il s'agit même aujourd'hui d'un ouvrage « dépassé », comme le notent toujours les auteures de la postface, mais il reste sans conteste utile et même indispensable pour les chercheurs et chercheuses souhaitant donner une base historique et empirique à la distinction sexe/genre. Les chapitres 2, 3 et 4 de l'ouvrage promènent le lecteur dans les terrains devenus aujourd'hui paradigmatiques des enquêtes sur le sexe et le genre, à savoir l'histoire de l'hermaphroditisme et ses transformations contemporaines dans la médecine de l'intersexuation et les mouvements sociaux des personnes intersexes d'une part, et l'histoire de la transsexualité et du transgenreisme d'autre part<sup>2</sup>. Le chapitre 5 est consacré aux travaux portant sur le cerveau humain – nouveau champ de bataille et de véridiction de la différence des sexes – et les chapitres 6, 7 et 8 portent principalement sur les travaux relatifs aux hormones qui ont tout autant participé à l'élaboration des principales théories scientifiques modernes visant à ancrer les différences entre les hommes et les femmes – nombre

1. À propos d'Anne Fausto-Sterling, *Corps en tous genres. La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte/Institut Émilie du Châtelet, 2012 (Genre & sexualité) (1<sup>re</sup> éd. américaine : 2000), 392 p., illustrations, bibliographie sur le site de La Découverte, page Corps en tous genres ; et Anaïs Bohuon, *Le test de féminité dans les compétitions sportives. Une histoire classée X ?*, Donnamarie-Dontilly, Éditions iXe, 2012, 192 p., bibliographie.

2. À l'instar d'autres, le récent travail de F. Malbois consacré à l'épistémologie de la paire sexe/genre s'appuie sur les mêmes terrains : Fabienne Malbois, *Déplier le genre. Enquête épistémologique sur le féminisme antinaturaliste*, Zurich, Seismo, 2011 (voir *infra* la recension de cet ouvrage, p. 380-382).

d'entre elles en tout cas – dans le domaine du biologique. L'ensemble de ces chapitres développe l'histoire des critères du « vrai sexe » – pour reprendre la formule de Foucault<sup>1</sup> –, histoire qui suit au fond celle des régimes de vérité scientifiques au travers desquels de nombreux chercheurs ont tenté de circonscrire et définir de façon durable la notion de sexe biologique. Qu'il s'agisse de l'anatomisme (pénis/vagin), du gonadisme (testicules/ovaires), de l'hormonalisme (testostérone/oestrogènes), du génétisme (XY/XX) ou des théories du cerveau (épaisseur du corps calleux, taille du cerveau, connexions entre les hémisphères...), on se retrouve confronté à un véritable paradigme historique dans lequel des scientifiques échouent à trouver un marqueur stable du sexe et ne renoncent cependant pas à l'hypothèse, pourtant constamment mise en échec, qui forme la prémisse de leur travail : il existe deux sexes naturels, et en ce sens présociaux, qui sont la base ontologique des catégories de sexe. L'histoire de ces régimes rend compte d'une histoire plus longue encore, celle de l'invention des sciences biologiques, du normal et du pathologique, consacrant comme une vérité première l'idée selon laquelle le sexe est biologiquement déterminé et appartient au domaine d'une nature brute sur laquelle se greffent des constructions sociales de tous ordres, réprimées ou pas. Si l'analyse critique de cette double histoire de la science et du sexe semble nécessaire à A. Fausto-Sterling, c'est au fond parce que le lien entre la notion même de social et l'idée de nature n'a jamais été rompu et réapparaît obstinément dans de nombreuses théories déterministes<sup>2</sup>. Comme l'avait déjà noté Colette Guillaumin à propos de la race et du sexe<sup>3</sup>, « l'idée de nature » participe de la délégitimation des luttes sociales en renvoyant l'inégalité à un domaine de nécessité contre lequel toute action, en particulier politique, semble vouée à l'inanité. Cette préoccupation contemporaine est soulignée par les auteures de la postface de l'ouvrage qui, sur la base de leurs propres travaux, relatifs notamment à l'anthropologie biologique du squelette ou aux théories du cerveau, rappellent que le déterminisme biologique ne cesse de réapparaître sous la forme de théories et d'objets nouveaux, poursuivant une même histoire de la

différence des sexes logée dans une niche de nature qui ne cesse de se déplacer.

La succession des régimes de vérité du sexe et l'obsession tenace qui la caractérise sont parfaitement illustrées dans l'enquête menée par A. Bohuon au cœur des compétitions sportives. L'histoire des tests de féminité dans le sport fait ainsi écho au travail d'A. Fausto-Sterling, un test en remplaçant un autre au gré des régimes scientifiques toujours plus définitifs les uns que les autres, du défilé des athlètes nues devant une commission jusqu'aux examens gynécologiques, anatomiques, hormonaux ou génétiques. À cette incroyable obsession de la preuve du sexe, A. Bohuon ajoute le constat d'une asymétrie fondamentale puisqu'il semble aller de soi que les tests visant à déterminer le sexe d'un athlète ne concernent que les femmes. On vérifie la féminité d'une compétitrice, pas la masculinité d'un compétiteur, considérant que le doute sur cette dernière ne peut en aucun cas former un « avantage » dans le champ sportif. Ce qui hante les décideurs des grandes compétitions sportives est bien le « spectre de la virilisation » qui explique aussi bien ce pourquoi certaines activités sportives ont longtemps été interdites aux femmes, que ce pourquoi leur corps est constamment contrôlé et normé en fonction des conceptions dominantes de la féminité.

Au demeurant, les enquêtes d'A. Fausto-Sterling comme celle d'A. Bohuon conduisent à une conclusion simple et dérangement : il n'existe pas de marqueur unique du sexe, et la succession des régimes scientifiques, comme des tests sportifs, est vouée à la répétition sans fin de la même quête. Ainsi que l'écrit A. Fausto-Sterling, « le sexe d'un corps est tout simplement trop complexe. Loin de l'alternative "ou bien/ou bien", la différence est affaire de nuances » (p. 19). Et si tel est le cas pour A. Fausto-Sterling, c'est parce « [...] qu'apposer sur quelqu'un l'étiquette "homme" ou "femme" est une décision sociale. Le savoir scientifique peut nous aider à prendre cette décision, mais seules nos croyances sur le genre – et non la science – définissent le sexe » (p. 19). Que les catégories d'homme et de femme soient des catégories sociales n'est certes pas nouveau, mais ces deux

1. Michel Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. IV (« Le vrai sexe »).

2. Sur le renouveau du déterminisme biologique et ces véhicules contemporains, en particulier la psychologie évolutionniste, voir Irène Jonas, *Moi Tarzan, toi Jane. Critique de la réhabilitation « scientifique » de la différence hommes/femmes*, Paris, Syllepse, 2011 (voir *infra* la recension de cet ouvrage, p. 384-387).

3. Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.

ouvrages illustrent bien que cette proposition ne relève nullement de la simple posture. De nombreux exemples tirés des deux ouvrages ne cessent d'alimenter l'idée que les corps sont normés et construits en fonction des représentations genrées d'acteurs qui ne cessent de fabriquer ce qu'ils recherchent comme une évidence naturelle. Les pages d'A. Fausto-Sterling consacrées aux personnes intersexes subissant des interventions chirurgicales correctrices à la naissance ont, depuis les années 2000, été complétées par de nombreux autres travaux soulignant la part des conceptions sociales dans la détermination de ce que doit être un garçon ou une fille, et en regard des conventions qui guident les interventions chirurgicales. A. Bohuon ajoute à ces pages ses propres observations relatives au monde sportif et nous apprend par exemple que les athlètes trans ne sont admis.e.s aux compétitions que dans la mesure où elles et ils ont suivi les traitements hormono-chirurgicaux exigés dans certains protocoles hospitaliers pour avoir droit à un changement d'état civil. Alors même que les mouvements sociaux trans luttent depuis des années pour avoir le choix d'accéder à, ou de se dispenser de certains traitements et que certaines législations se sont assouplies en ce sens, il semble ahurissant de découvrir que les pratiques sportives internationales sont les lieux des exigences corporelles les plus rétrogrades et les moins réfléchies. L'ouvrage d'A. Bohuon dévoile également le caractère profondément idéologique de l'obsession pour le « vrai » sexe en montrant que les médecins sportifs considèrent eux-mêmes qu'il n'existe pas de critère absolu du sexe et qu'aucun protocole de preuve ne sera jamais satisfaisant. Il faut à cet égard remarquer que les tests pratiqués sur les sportives ne sont pas des tests de « femellitude » mais bien des tests de féminité, la quête du sexe se déplaçant ainsi vers les conventions sociales tout en conservant le verni de la science et du caractère indubitable de la nature. Puisque cette recherche est confiée à des médecins et à des biologistes, l'objet de la quête est nécessairement un objet naturel. Parce que la féminité peut être l'objet d'un test « scientifique », elle devient un objet « biologique » qui écarte dans le même mouvement la possibilité de réfléchir sur les processus de sa construction sociale.

Ces deux ouvrages participent ainsi d'un ensemble de travaux menés de longue date sur l'historicité du genre et de la différence des sexes. Comme l'indique A. Fausto-Sterling, « l'idée qu'il

y a deux sexes et deux seulement est une "proposition incorrigible" » (p. 37) au sens où elle n'est jamais mise en doute et où les expérimentations scientifiques elles-mêmes, liées au biais induits par la croyance en cette proposition, se déroulent selon des protocoles qui aboutiront nécessairement à découvrir la différence qu'ils recherchent. En termes de sociologie des sciences, l'enquête d'A. Fausto-Sterling demeure ainsi un travail de référence qui montre la façon dont le genre construit le regard scientifique et les termes de l'enquête, influençant nécessairement ses résultats. Alors même que de nombreuses données scientifiques tendent à montrer des différences importantes entre les conformations biologiques des individus, hommes ou femmes, les systèmes de classification dominants regroupent des variations importantes au sein d'une classe de sexe pour les opposer ensuite à d'autres variations importantes en regard de l'autre classe de sexe. La classification est bien en ce sens un acte social qui participe de la définition de deux sexes construits comme antagonistes et complémentaires, chacune des catégories euphémisant l'ensemble des différences constatées entre les personnes d'un même sexe. Ce travail de mise en catégorie de marqueurs biologiques variés et dont aucun ne suffit à lui seul à définir un sexe rappelle que le regard même qui cherche à découvrir de la similitude ou de la différence est tributaire d'un ensemble de prémisses « déjà là » qui organisent la variété des matériaux biologiques. C'est en ce sens qu'A. Fausto-Sterling propose de critiquer une série de dualismes solidaires les uns des autres : nature/culture, réel/construit et sexe/genre. Par ses analyses empiriques de la science en train de se faire et des conceptions qui y président, elle démontre que le sexe est toujours et déjà social et qu'il est impossible de le penser indépendamment de nos visions déjà profondément genrées et à ce titre informées par l'idée de la différence des sexes.

Par ailleurs, *Corps en tous genres* ne se limite pas à une longue enquête sur le sexe. L'ouvrage permet en effet d'ancrer le travail scientifique sur la différence des sexes dans la longue genèse des catégories raciales et sexuelles, montrant ainsi comment les protocoles scientifiques visant à déterminer des différences incomparables les unes aux autres procèdent d'une même histoire technique et politique de la catégorisation naturaliste. L'obsession du sexe se comprend d'autant mieux qu'elle fait écho à des obsessions scientifiques similaires en regard de la race et de la sexualité.

De façon plus intersectionnelle, A. Bohuon accorde une importance particulière à la façon dont les tests de féminité, et ainsi la recherche d'un sexe scientifique authentique, sont tributaires de représentations racialisées de la féminité. Dans les années 1960, les athlètes qui faisaient l'objet d'une suspicion sur leur féminité provenaient principalement des pays d'Europe de l'Est dans le contexte de la guerre froide. Aujourd'hui, les doutes émis sur la féminité de certaines compétitrices portent davantage sur des athlètes « du sud » : « L'orientation géopolitique des soupçons renvoie en définitive aux critères normatifs d'une féminité définie à partir d'un idéal occidental qui a toujours régi l'intégration des femmes au monde du sport, y compris celle de sportives "non occidentales" dont le physique ne correspond pas toujours, ou pas forcément, à ce canon contraignant » (p. 146).

Ces deux ouvrages peuvent être lus comme des contributions, d'ambitions certes différentes, à l'histoire de la construction sociale du sexe et du genre. Mais que signifie exactement l'idée selon laquelle le sexe est socialement construit ? Une première réponse à cette question a été fournie par l'invention du terme genre, lequel a semblé permettre, dans un premier temps, d'extraire du sexe un ensemble de dimensions sociales – comme la féminité et la masculinité – qui ne sont pas imputables à la nature. Le féminisme de la deuxième vague, tout comme la psychologie et la sexologie des années 1970 ont ainsi consacré une distinction entre le sexe naturel d'une part, et le genre « social » d'autre part. Cette tentative d'arracher à la nature une part sociale qui puisse être objet de luttes et de transformations politiques est un double produit de l'histoire des luttes féministes et de l'épistémologie en sciences sociales formée autour de celles-ci. Le genre est un concept qui a permis de dénaturer les inégalités de sexe sur la base d'une réflexion portant sur ce qui est construit : le pouvoir et l'inégalité<sup>1</sup>.

Mais à partir des années 1990, cette première dichotomie entre le sexe et le genre a été remise en question par les travaux de nombreux auteurs, en particulier Judith Butler et Thomas Laqueur, qui se sont interrogés sur le sens de cette division

et ses effets : dire que le genre est la part sociale du sexe revient à naturaliser ce dernier et, en dernière instance, à renforcer le privilège épistémologique de la nature sur la culture. Ces critiques ont ainsi permis de déplacer le regard vers la question du sexe dit « biologique » en s'interrogeant sur son caractère purement naturel. C'est tout le sens de la proposition de Christine Delphy lorsqu'elle inverse la dichotomie sexe/genre et affirme que le genre « précède » le sexe : le genre, comme rapport de pouvoir, participe de la production des catégories de sexe comme catégories purement naturelles<sup>2</sup>. Les travaux d'A. Fausto-Sterling et d'A. Bohuon s'inscrivent dans cette deuxième critique et affinent, sur de nombreux terrains et de nombreux objets empiriques, la proposition selon laquelle le sexe lui-même est un construit social. Loin des proclamations, l'analyse des régimes de vérité scientifiques ou de « cas » comme ceux de l'intersexuation et de la transsexualité permet de montrer avec précision que le genre est un rapport de pouvoir structurant qui ne cesse de produire et de reproduire non seulement l'idée même de la différence des sexes, mais également la perception de la naturalité et de l'antériorité de celle-ci.

Il faut ainsi pouvoir tirer toutes les conséquences de cette deuxième critique, notamment dans les usages scientifiques des termes. En affirmant que le genre précède le sexe, on opère nécessairement une rupture avec la définition des termes de la « première » paire sexe/genre telle qu'elle a été établie dans les années 1970. Alors que, dans la deuxième vague du féminisme, le genre apparaît comme un concept hybride dans lequel se concentre toute la part sociale du sexe – le genre est alors synonyme de « sexe social » opposé à « sexe naturel » –, il change de signification à partir des années 1990 – dans certains travaux tout du moins. Dans le féminisme matérialiste par exemple, le genre, synonyme de rapports sociaux de sexe, désigne un rapport de pouvoir qui n'est pas la part sociale du sexe mais bien le rapport structurant la différence entre deux sexes ainsi socialement produits. Il devient alors problématique de parler de « genres » au pluriel puisque ce qui est construit par le genre ce sont bien les sexes. Cette confusion dans les

1. Pour une synthèse des travaux sur l'histoire de la paire sexe/genre et son influence sur l'usage des concepts, voir Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Introduction aux études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2012, chapitre 1.

2. Voir Christine Delphy, *L'ennemi principal. 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.

termes, soulignée dans certains travaux<sup>1</sup>, est révélatrice d'une difficulté toujours d'actualité à rompre avec le dualisme nature/culture à partir duquel s'est échafaudée la première distinction sexe/genre. Même dans les travaux portant sur la façon dont la biologie, comme discipline, échoue à démontrer l'existence de deux sexes purement naturels dont les marqueurs seraient immédiatement disponibles en dehors de tout registre ou grammaire sociale, la confusion reste présente, comme si le caractère construit du sexe devait nécessairement mener à l'abandon du terme. Pourtant, le fait que le sexe et le genre soient tous deux sociaux n'implique nullement qu'on ne puisse distinguer un rapport de division des parties qu'il divise. Reste que le terme de genre semble aujourd'hui, dans certaines analyses, être employé comme un avatar pudique de celui de sexe, au moment même où ces travaux réussissent pourtant à démontrer comment le sexe est construit par le genre.

Les ouvrages d'A. Fausto-Sterling et d'A. Bohuon n'échappent pas à cette critique. Dans une injonction libératrice, A. Fausto-Sterling évoque ainsi la multiplication « des genres » comme autant de performances de résistance à une « tyrannie du genre », renvoyant bien sous le même terme à des réalités différentes (le genre ne saurait ici être « tyrannique » qu'au sens où il produit l'irréfragable dualité des sexes. Multiplier « les genres » reviendrait alors à multiplier les tyrannies...). On regrettera ainsi que le titre français *Corps en tous genres* participe de cette confusion conceptuelle et échoue à rendre compte de ce qui est mis en examen dans l'ouvrage et que son titre anglais reflétait infiniment mieux, *Sexing the Body*, titre qui exprimait parfaitement la part sociale d'un processus de sexuation des corps qui appelle à remettre en question la naturalité du sexe. Dans l'ouvrage d'A. Bohuon, on trouve similairement des expressions comme « [...] si des doutes sont émis sur le genre de l'athlète » (p. 91) ou « [le test protège les athlètes] des rumeurs à propos de leur genre » (p. 93), qui semblent contradictoires au sens où, précisément, c'est bien le sexe,

dans toute sa fausse conscience de catégorie purement biologique, qui justifie la convocation des scientifiques pour fabriquer des tests indiscutables<sup>2</sup>. Le doute porte bien sur le sexe des athlètes, sur le fait qu'elles soient – dans les catégories scientifiques d'aujourd'hui séparant radicalement le biologique du social – des hommes ou des femmes qui ne puissent être ainsi qu'en fonction d'une détermination radicalement et purement biologique. Si seules des expressions sociales – des attitudes, des comportements ou des traits de caractère – étaient mises en procès, on n'aurait alors certainement pas recours à des tests chromosomiques ou anatomiques. C'est bien une pensée du genre, complice de la nature, qui entraîne tout un protocole d'examen lorsqu'une athlète ne semble pas suffisamment féminine, pour chercher à savoir si elle est ou non une « vraie femme », cette catégorie sociale étant pensée dans les termes d'un sexe biologique, un être « femelle » dont des marqueurs anatomiques, chromosomiques, hormonaux ou autres pourraient un jour nous révéler le secret.

Alexandre Jaunait –  
Université de Poitiers

### — Penser les rapports sociaux de sexe : généalogie d'une théorie<sup>3</sup>

« **D**u fait de mon sexe, de ma génération et de mon origine de classe, je me suis trouvée au croisement de quatre mouvements sociaux qui ont orienté mon itinéraire personnel, politique et théorique : le mouvement ouvrier, le mouvement de libération de l'Algérie, les événements de Mai 68 et le mouvement de libération des femmes. J'ai été partie prenante de ces quatre mouvements. D'une certaine façon, c'est ce dont "ma" sociologie témoigne » (p. 9). Ces premières phrases portent en elles tout le sens du dernier ouvrage de Danièle Kergoat : proposer une généalogie de « sa » sociologie des rapports sociaux de sexe, de classe, de race au croisement de l'histoire individuelle et

1. Voir par exemple Lorena Parini, *Le système de genre. Introduction aux concepts et théories*, Zürich, Seismo, 2006 ; et L. Bereni, S. Chauvin, A. Jaunait, A. Revillard, *Introduction aux études sur le genre*, op. cit.

2. Ces contradictions proviennent également d'effets de traduction du terme « gender » qui renvoie en anglais aux identités de sexe – et s'emploie donc fréquemment au pluriel –, même chez les auteur.e.s employant par ailleurs le terme au singulier pour désigner un système de production des sexes.

3. À propos de Danièle Kergoat, *Se battre, disent-elles...*, Paris, La Dispute, 2012 (Legenredumonde), 358 p., bibliographie de l'auteure.